

Le colin-maillard

Fable III, Livre II.

À ma femme Sophie.

Que j'aime le colin-maillard !

C'est le jeu de la ville et celui du village ;

Il est de tout pays, et même de tout âge ;

Presque autant qu'un enfant il égaye un vieillard.

Voyez comme il se précipite,

Sans penser même aux casse-cous,

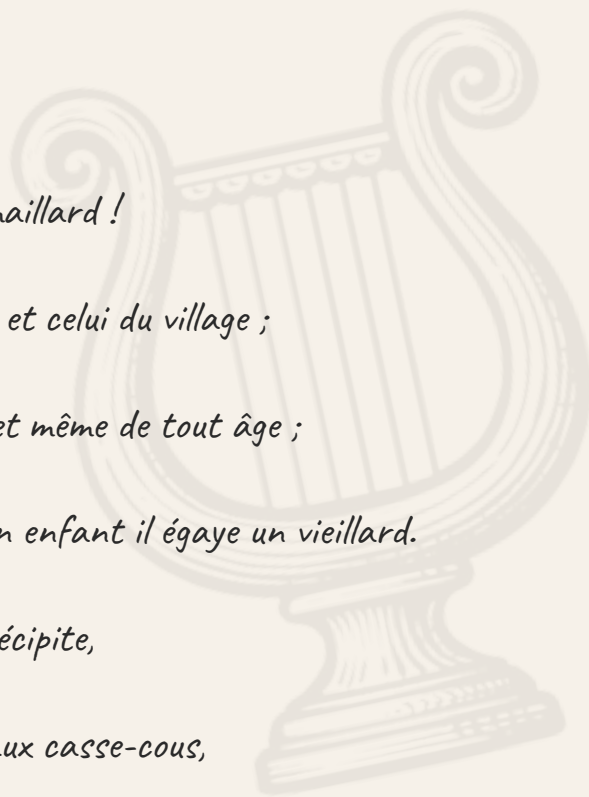
Comme il tourne, comme il s'agite

Parmi ce jeune essaim de folles et de fous ;

Ce jeune homme enivré qu'on cherche et qu'on évite.

Quel plaisir ! il poursuit vingt belles à la fois ;

Comme la moins sévère il prend la plus farouche ;



S'il n'y voit pas, du moins il touche ;

Ses yeux sont au bout de ses doigts.

Que dis-je ? hélas ! tout n'est pas fête.

Au lieu des doux attraites qu'on croit en son pouvoir,

Si l'on rencontre pot au noir,

Jeune homme ; alors, gare à la tête.

En amour, comme au jeu qu'en ces vers nous chantons,

Un bandeau sur les yeux, on s'attrape à tâtons.

De son aveuglement, sage qui se défie,

Et qui, même en trichant, cherche à voir tant soit peu.

Mais c'est ainsi, dit-on, que l'on friponne au jeu ;

C'est ainsi qu'on y gagne, et que j'ai pris Sophie.

Antoine-Vincent Arnault (1766-1834)